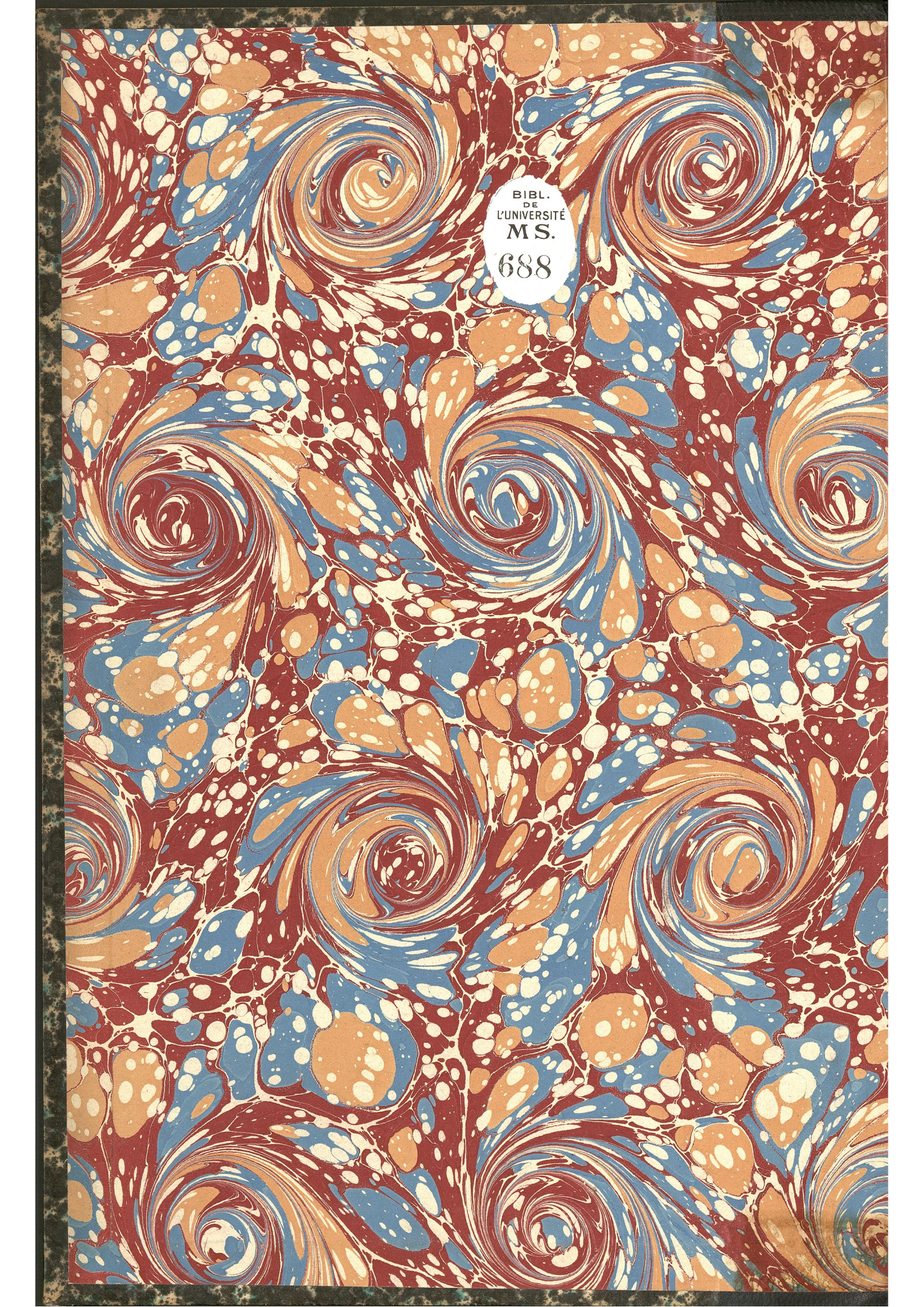


BIBLIOTHEQUE DE L'UNIVERSITE

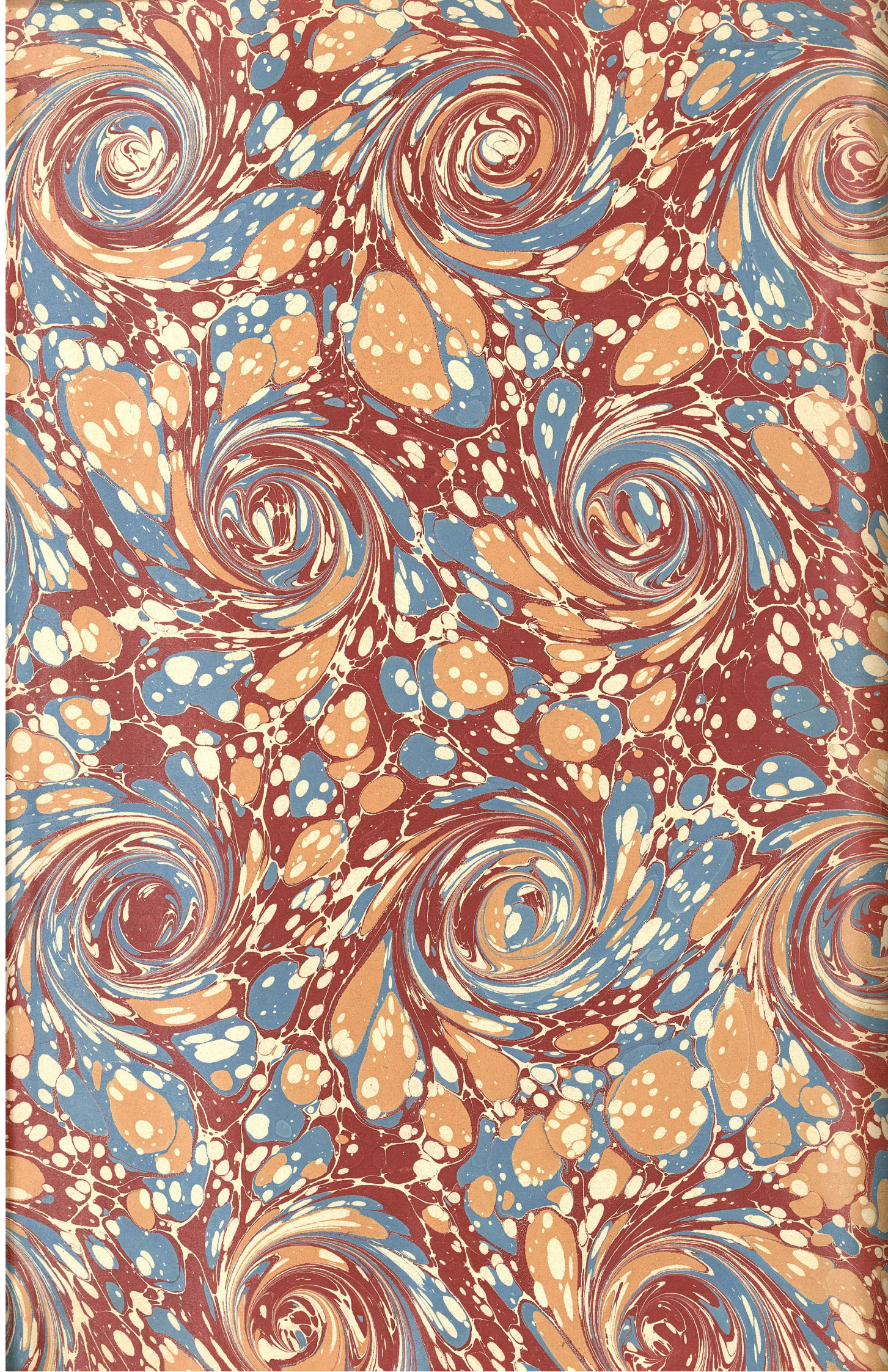
FACULTE
DE
THEOLOGIE
DE PARIS
—
THESES

BIBL.
DE
L'UNIVERSITE
MS.
688



BIBL.
DE
L'UNIVERSITÉ
MS.

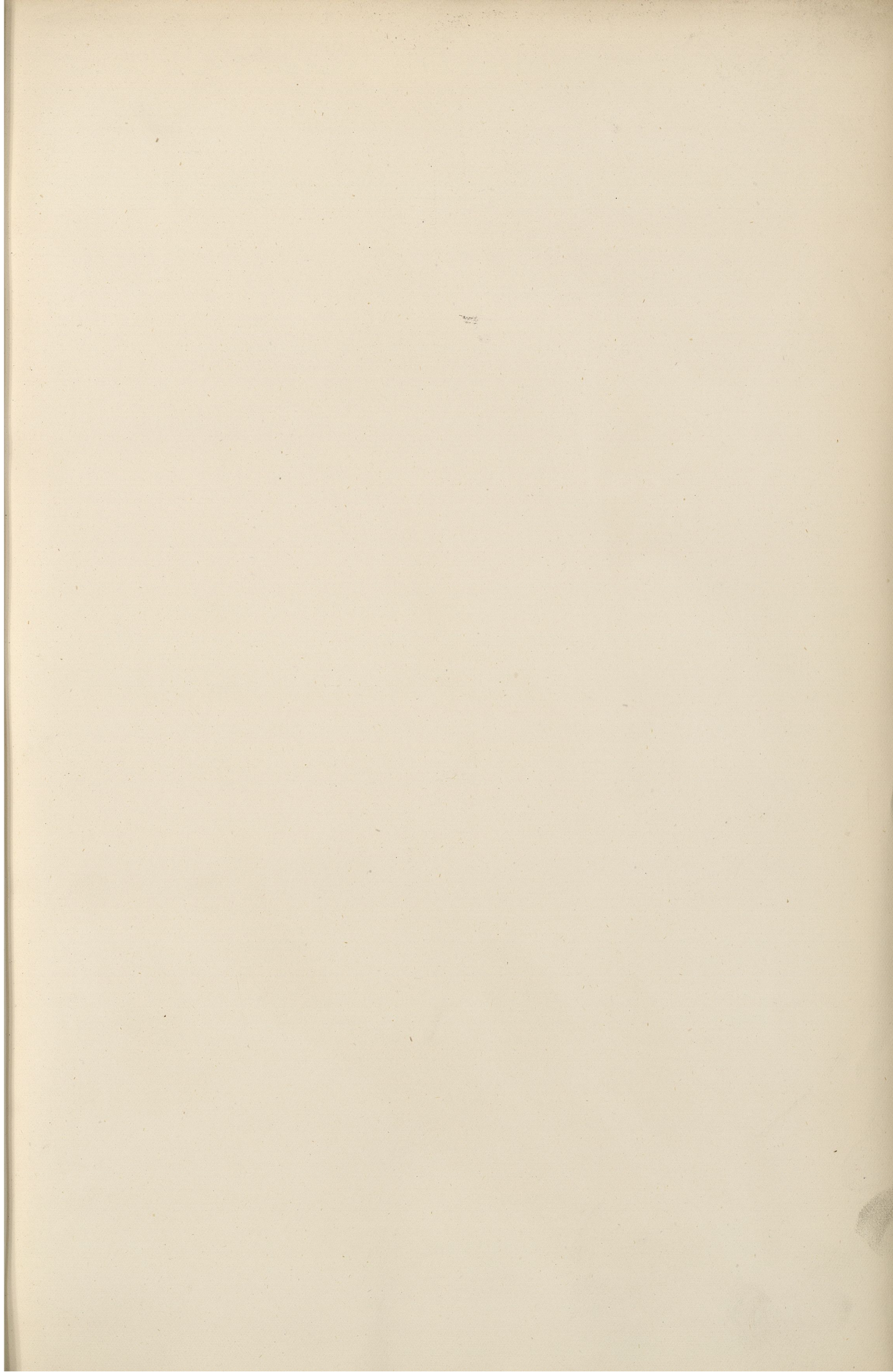
688

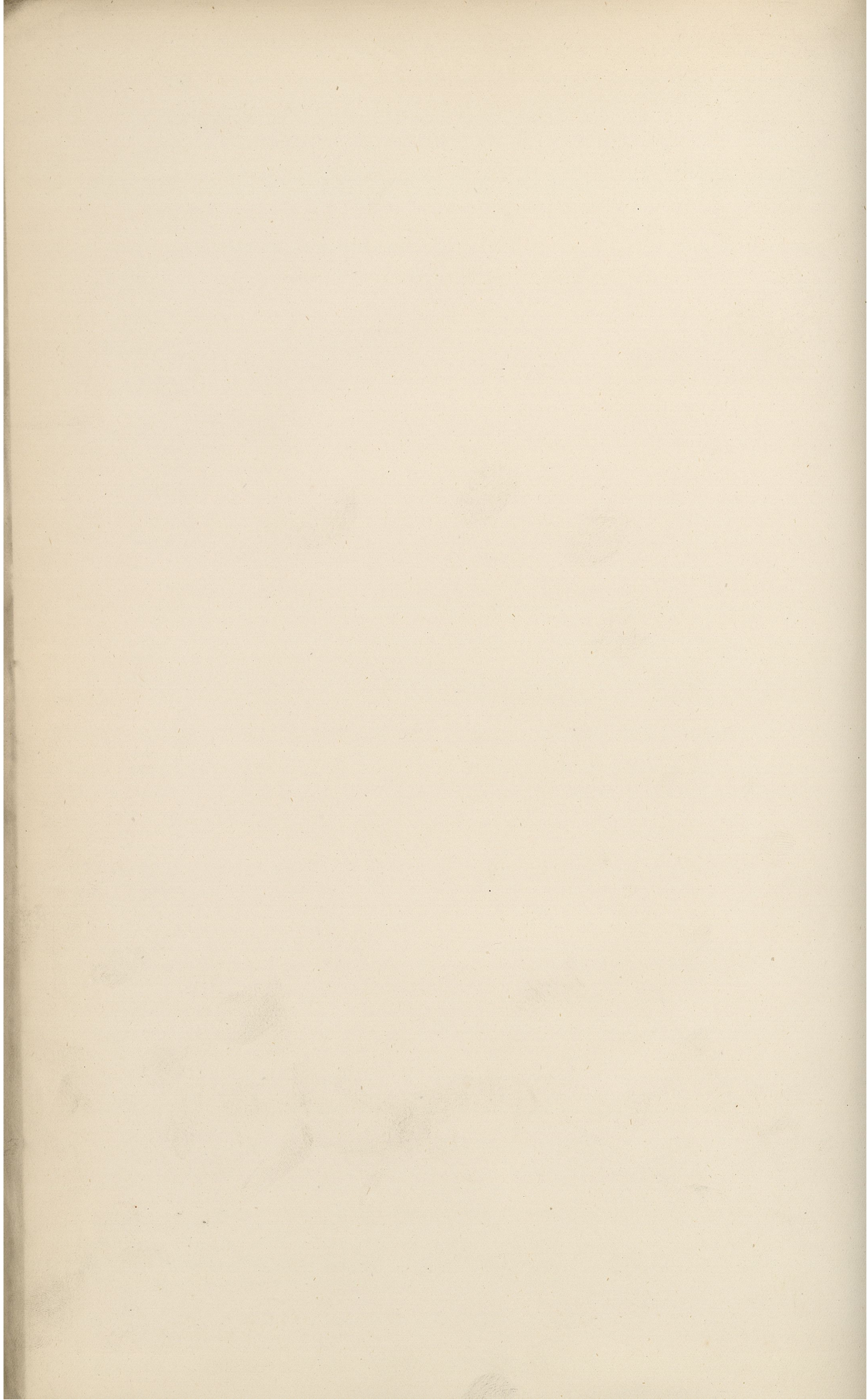


Volume de 274 feuillets
(moins 12, 28, 45, 84, 210, 211, 243, 244)

20 juin 1912

(collé)





M. L'abbé
Barracl

Ekese.

13

De l'action de l'Eglise sur les Barbares.

Malgré les difficultés que présente un pareil sujet, nous croyons qu'on peut formuler comme il suit, l'action que l'Eglise exerça sur les Barbares; l'Eglise a sauvé le monde de la barbarie des peuples du Nord comme elle l'avait sauvé auparavant de la corruption de l'Empire Romain.

Quand nous disons que l'Eglise a sauvé le monde de la barbarie des races du Nord, nous ne prétendons pas que ce fut là le seul obstacle à son action sur eux, pas plus que nous ne disons qu'en sauvant le monde de la corruption de l'Empire Romain pendant les 4 premiers siècles, et n'ait eu à lutter que contre le vice. Malgré les différences profondes de race, de civilisation et de culture intellectuelle, l'homme reste partout le même et présente au génie civilisateur de l'humanité, le même cortège de défauts et de vices. Nous voulons seulement indiquer le trait le plus saillant des deux mondes, le monde barbare et le monde civilisé, ce qui fait à proprement parler, son caractère. Or le témoignage de l'histoire ne nous laisse aucun doute à cet égard; le caractère dominant du Romain dans les 1^{ers} siècles de l'Eglise, c'est un amour effréné de la jouissance et par suite une effroyable corruption. Le dur Romain de la République avait disparu depuis longtemps;

Les immenses richesses que les armées Impériales avaient conquises après celles de la Grèce et de l'Asie avaient amolli ces fiers courages. Les exemples qui descendaient du trône et des rangs élevés de la société, n'avaient pas peu contribué à propager le mal; la lecture des auteurs du temps est même dangereuse à ce point de vue. Ce fut là, beaucoup plus que dans l'attachement aux fables du paganisme qu'il faut chercher, croyons-nous, le secret de cette résistance désespérée de plus de trois siècles. Comment triompha l'Eglise? Les ouvrages des Pères et plus particulièrement leurs discours au peuple, nous le témoignent, par la prédication et l'exemple de toutes les vertus. A ces peuples efféminés et corrompus de la Grèce, de Rome et de l'Asie, ils prêchaient la pénitence, le renoncement à tous les plaisirs, le détachement des biens de ce monde, toutes choses qui devaient, par leur nouveauté, leur sembler une folie.

Les esprits cultivés pourraient facilement comprendre la vérité de la religion nouvelle et se soumettre au joug de l'Evangile; les écrits victorieux des apologistes, les explications si fortes et si lumineuses des Pères, devaient établir dans leur âme une solide conviction. Mais le point essentiel, le point délicat, c'était la vertu.

C'est là, par où ce monde corrompu échappait à l'action de l'Eglise. C'est là aussi, qu'elle devait porter toute l'ardeur de son zèle, toute la puissance de ses efforts. Or nous savons que l'Eglise a triomphé et malgré les défaillances d'un grand nombre qu'explique sans effort le privilège inaliénable que l'homme possède dans sa liberté en face même de toute la lumière de la vérité et de tout l'ascendant de la vertu, le 4.^e siècle est le plus beau temps des 1.^{ers} siècles de l'Eglise. C'est le siècle de son triomphe sur le monde Grec et Romain par la vertu.

Avec les Barbares il n'en pouvait être de même; c'étaient des natures grossières, incultes, étrangères des lettres et des

94

arts; le mode d'action de l'Eglise devait donc être différent, comme était différent le caractère des peuples qu'elle voulait convertir; elle vivait en présence la barbarie, elle ne pouvait la traiter comme la civilisation.

Nous avons d'abord établi cette différence de l'action de l'Eglise sur les deux mondes pour faire mieux comprendre notre pensée; nous passons maintenant à la preuve de notre assertion.

L'Eglise a sauvé le monde de la barbarie des peuples du Nord.

On peut distinguer comme deux catégories dans les moyens que l'Eglise a employés pour convertir les Barbares, nous les appellerons les premiers moyens intérieurs ou directs et les seconds moyens indirects ou extérieurs; la suite développera mieux le sens que nous donnons à ces expressions. Avant de les développer convenablement, il nous faut donner une idée sommaire du caractère des Barbares.

Cicéron, dans divers endroits de ses ouvrages surtout dans son livre de morib. germ., César dans son ouvrage de Bello Gall: et après ces deux grands historiens, Aug. Thierry dans ses récits Mérovingiens, nous ont laissé chacun le portrait de ces peuples.

Poici comme on pourrait à peu près les résumer en réunissant les traits qui leur sont communs:

Ils étaient d'origine Asiatique; on ne peut cependant fixer même approximativement, l'époque de leur immigration dans le Nord de l'Europe. Enfants de la nature, ces peuples estimaient par dessus tout l'indépendance et la liberté; ils n'obéissaient à un chef que par nécessité. La guerre et la chasse étaient leur seule occupation. D'ailleurs, intrepides jusqu'à la témérité, ils affrontaient nus, les traits de l'ennemi. Les femmes étaient entourées de respect et même d'une sorte de vénération. Ils vivaient par tribus, leurs relations sociales ne s'étendaient

quière au delà. Leur religion était une sorte de culte de la nature; ils estimaient indigne de la Majesté des Dieux, de les enfermer dans des temples et de les représenter sous des formes déterminées; Cependant ils avaient une sorte de Crimée Divine que Cacite et César désignent sous des noms différents. C'est sous les grands arbres des forêts, au bord des lacs, au pied des montagnes, qu'ils leur rendaient un culte. Leur imagination ardente et sombre se donnait libre carrière dans le domaine mystérieux de l'invisible. Odin, leur divinité suprême, était porté sur des nuages, son regard farouche et terrible plongeait jusqu'aux dernières profondeurs de l'univers et menaçait les lâches de sa vengeance; on l'appaisait par des sacrifices humains et souvent le sang ruisselait à flots, quelquefois on précipitait les victimes dans les gouffres des fleuves et des lacs. La récompense promise aux braves, c'est de boire dans le Balhall le sang versé dans le crâne des vaincus, ils avaient pour leurs pères une vénération superstitieuse; la parole de leurs prophétesses était l'expression des volontés du ciel; ils les regardaient comme des êtres surnaturels.

Cel est à peu près, en tenant compte des différences qui devaient exister nécessairement entre tout de peuples divers, en commun les uns aux autres, tel est disons-nous, le fond du caractère commun à tous, amour de l'indépendance, courage téméraire, religion superstitieuse et farouche, respect pour le prêtre et la femme et avec cela, absence totale de culture intellectuelle, mépris absolu des sciences et des arts. Nous voyons déjà quel sera le grand obstacle à la régénération de ces peuples par l'Eglise, et par où elle commencera son œuvre sur eux. Leur cruauté, leur amour de l'indépendance, leur mépris des choses de l'esprit, voilà l'obstacle. Le sentiment

religieuse qui domine dans leur âme, voilà le côté accessible à l'action civilisatrice de l'Eglise. Nous avons déjà dit que nous réduisons à deux catégories, les moyens d'action de l'Eglise, les moyens intérieurs et les moyens extérieurs.

Les moyens intérieurs que l'Eglise emploie pour amener les peuples à la connaissance de la vraie foi, et à la pratique de la vertu, sont toujours les mêmes. C'est la prédication de la vérité; l'apôtre l'avait dit: Comment croiront-ils si on ne leur prédiche? Fides ex auditu. C'est le bon exemple et la pratique de toutes les vertus. L'Eglise les avait déjà employés sur le monde civilisé; mais en Occident, sur les peuples barbares, ils eurent à ce qu'il nous paraît, une influence plus profonde et plus durable et par suite, ils prirent une forme et un caractère tout spécial. Nous n'en mentionnerons que deux, les Missions et le Monachisme.

Les moyens que nous avons appelés extérieurs furent à peu près exclusivement réservés par l'Eglise pour les peuples barbares; le caractère et l'état social de ces peuples le voulaient ainsi. Nous les réduisons à trois: l'immixtion des évêques dans les affaires civiles et temporelles, l'extension du pouvoir Pontifical sur le temporel des rois, le développement donné aux lettres et aux arts, ou l'initiation de ces peuples, aux choses intellectuelles.

Nous ne ferons que toucher sommairement sans l'approfondir chacun de ces points, en indiquant les principaux résultats. Parlons des moyens intérieurs et d'abord des Missions.

C'est un beau spectacle à contempler que celui des sollicitudes incessantes que l'Eglise, comme une tendre mère, eût dès le commencement pour ces enfants nouveaux que la Providence lui envoyait du fond des steppes de l'Asie et de la Scythie. Les premiers qui goûterent les bienfaits de l'Evangile, furent les Goths; des prisonniers de guerre leur en avaient apporté la

Semence bien, elle fructifia au centuple et nous voyons déjà
un de leurs évêques, Théophile, siéger au Concile de Nicée.
Mais l'ennemi veillait et l'Eglise devait plus tard retrouver sur
ses pas ces mêmes peuples révoltés contre elle; l'Arianisme les
avait arrachés de son sein, ils usèrent pour elle, l'objet d'un
nouveau triomphe. Le grand orateur de l'Orient, S.^t Jean
Chrysostôme leur envoya des missionnaires qu'il avait lui-même
formés; les soins ne restèrent pas infructueux, car nous appre-
nons d'une lettre de S.^t Jérôme que des Goths le consultaient
sur certaines versions de l'Ecriture sacrée.

En Occident, de saints prêtres s'étaient déjà répandus
dans les diverses provinces où ces peuples venaient de s'établir.
S.^t Séverin avait fait des prodiges en Pamphonie, S.^t
Colomban dans la Suisse; on pourrait en citer un grand
nombre d'autres moins célèbres peut-être, mais dont les
travaux ne furent pas sans résultat, puisqu'au S.^t VIIIe
nous trouvons dans ces contrées de l'Occident, nombre de
florissantes évêchés, ainsi sur les bords du Rhin, en Suisse etc.
Mais le zèle pour la conversion des barbares devait s'accroître
par la difficulté même qu'il rencontrait et s'élever presque
à la dignité d'une institution. Les Papes furent les promoteurs
de ce mouvement; Célestin envoya en Irlande l'évêque
Palladius et plus tard le Belge Patrice de véritable apôtre
de ce pays; il y arriva avec une troupe de missionnaires et leurs
efforts secondés de la grâce céleste, firent de l'Irlande ce
qu'elle est restée à travers les vicissitudes de 14 siècles, une nation
profondément catholique, que les peuples avec juste raison
ont appelée l'île des Saints. Plus tard nous trouvons
trois Papes du nom de Grégoire qui continuent l'œuvre
commencée. Saint Grégoire le Grand, envia le moine

86

Augustin avec ses 40 compagnons, porter aux Anglo-Saxons la lumière de l'Evangile qu'ils persécutaient chez les peuples qu'ils venaient de subjugués. D'autres missionnaires furent envoyés par le Pape Vitalien et cette nation put enfin se réjouir de l'établissement du règne de la vérité dans son sein. Aussi à son tour elle fut prise au zèle de l'apostolat, et de là partaient en effet de nombreux missionnaires qui allaient porter la vraie foi chez les Francs et chez les peuples de la Germanie. Ces derniers avaient reçu depuis longtemps le bienfait évangélique par le ministère d'hommes tout apostoliques; mais les Eglises qui avaient été fondées souffraient de la tourmente des invasions incessantes dont le pays fut le théâtre. La foi languissait prête à s'éteindre quand vint St. Boniface, le grand apôtre de la Germanie.

Cet infatigable missionnaire releva tous les courages, réunit tous les efforts et par d'incessants travaux que bénièrent plusieurs Papes, établit solidement le christianisme dans toute l'étendue de ce vaste pays.

Mais ce qui ne fut pas moins utile que le zèle des missionnaires pour faire accepter aux Barbares le joug de la foi, c'est le monachisme. L'exemple de ces hommes qui renouçaient à leur liberté, à leurs biens, à toutes les joies de la vie pour s'ensevelir tout vivants dans un cloître, consacrant leur vie à la prière, à l'agriculture, à l'étude des lettres, put faire sur l'esprit des Barbares une profonde impression. La liberté n'était donc rien puisque tant d'hommes l'abandonnaient pour toujours; les biens de la vie étaient donc bien peu estimables, puisque tant d'autres y renouçaient si facilement, leur préférant une vie studieuse et mortifiée. Or, les Barbares, dès les premiers temps de l'invasion avaient sous les yeux ce sublime spectacle. St. Athanase pendant son exil dans les bagnes,

y avait importé le goût de la vie claustrale par les récits
simples et merveilleux qu'il en avait fait.

De bonne heure l'Occident avait imité l'Orient et nous
savons que vers la fin du 4.^e Siècle, S.^t Martin avait sous sa
direction, près de deux mille chrétiens qui avaient embrassé
ce genre de vie.

Cependant le véritable fondateur du Monachisme en
Occident, fut Saint Benoît du Mont Cassin. À peine
se fut-il retiré de Subiaco sur la montagne, qu'une
jeunesse innombrable des plus illustres familles de l'Italie
vint se ranger sous sa direction. On peut nommer parmi
les plus illustres disciples, Pléce et Maur qu'il honorait
d'une amitié toute particulière. L'histoire nous a conservé
dans des récits charmants que reproduisait naguère une
plume éloguente, le témoignage de la vénération profonde
que ces saints moines inspiraient aux flammes enflammées
de l'Italie. Tout barbare faisait comme Totila et s'incli-
nait devant le plus obscur des moines comme celui-ci s'in-
clinait devant le grand S.^t Benoît. Cet ordre se répandit
bientôt dans les Gaules, dans la Sicile, dans l'Italie et
dans tout l'Occident. La preuve des progrès qu'il fit, se
trouve dans la réforme qu'un moine de ce même ordre entre-
prit d'accomplir en soumettant les innombrables monastères
de ce nom à une règle uniforme. S.^t Benoît d'Aniane
fonda lui-même de nombreux monastères et sa règle rédigée
au concile de Francfort est un modèle de sagesse et de piété.
Qui pourrait dire l'effet produit sur ces races turbulentes et
grossières par le spectacle devenu général du miracle d'un tel
genre de vie. Et combien en ces temps d'Édén, purent-ils
sauver leur foi et leur vertu. Nous voici arrivés à la part que

87

L'Eglise eut dans l'établissement de sa foi chrétienne par les moyens indirects.

D'abord l'immixtion des évêques dans le temporel et les affaires civiles. — Ici l'abus et le désordre touchent degrés à l'utilité. Cependant nous croyons incontestable que la part que les évêques prirent aux affaires civiles et leur influence par le temporel étaient de nature à produire et produisirent en effet un grand bien. En effet, dans l'ordre de choses qu'avait inauguré l'établissement des races nouvelles, la puissance par la force et par la terre tenait une place importante. L'homme du Nord indépendant et libre donnait son sang dans la bataille, mais avec l'espoir de partager le butin. Caractère positif et charnel, la gloire toute seule ne l'eût aucunement satisfait. Une belle part des dépouilles et plus tard une portion de la terre conquise, telle était son ambition. Il n'estimait autour de lui que la puissance visible par le glaive et la terre possédée; une puissance simplement spirituelle eût été méprisable à ses yeux et en ces temps de désordre et de guerre elle n'aurait certainement pas suffi. D'ailleurs il fallait s'assurer le nécessaire. Le Prince à mesure que la foi jetait dans la société de plus profondes racines, voulait s'assurer la fidélité des évêques. Aussi pour tous ces motifs, ces derniers n'hésitèrent pas à devenir des seigneurs féodaux prêtant hommage à ceux dont la libéralité ou la politique les avait dotés d'une terre. Vous entrèrent dans ces dispositions et acceptèrent avec le même empressement les titres, les privilèges et les héritages; cela leur donnait à la fois de la considération, un moyen assuré de subsistance et par là aussi, de propager la vérité religieuse. A ce point de vue ce fut donc un grand bien que l'immixtion des évêques dans le temporel; leur part dans les affaires était grande;

aussi bien, n'y avait-il guère qu'eux qui fussent capables de leur donner une direction sérieuse et utile. Ils étaient les héritiers de ces évêques venus de Rome et de l'Afrique et qui, implantés chez les Gallo-Romains, en avaient pris les habitudes d'ordre de régularité et d'administration ou les y avaient importées; nous savons en effet que le clergé se recrute d'abord chez les Romains ou les Gallo-Romains. Mais ils connaissaient la jurisprudence et les lettres à qui ils tâchèrent toujours de donner la prépondérance sur des coutumes bizarres et souvent cruelles et injustes. L'ambition de ces évêques était toute pour le règne de la religion. Nous les voyons en effet se tourner vers Clovis dès après sa conversion et plusieurs les accusèrent chez les Wisigoths et les Burgondes, de trahir la patrie. En réalité ils ne voulaient que sa prospérité en hâtant de tous leurs vœux et de tous leurs efforts sa conversion ils arrivèrent enfin à ce bien heureux résultat. Chez ces deux peuples qui étaient anciens et travaillaient avec ardeur à civiliser d'avantage les peuples dont ils étaient les Pères dans la foi. Dans les assemblées ecclésiastiques et dans les affaires de justice, c'était le but constant de leurs efforts, la preuve en est dans les nombreux conciles qu'ils tenaient du 6.^e au 8.^e siècle; on en compte quatre vingt; et dans dans les canons qu'ils y rédigeaient. Au concile de Lyon on trouve celui-ci: « Il sera établi dans toutes les villes un logement séparé pour les lépreux qui seront nourris aux frais de l'Eglise. » Au concile de Macon: « Interdiction de toute autre servile. » A celui de Châlons: « Il est défendu de vendre des esclaves chrétiens hors du Royaume, la religion réclame que les chrétiens soient rachetés de la servitude. » A Orléans, le droit d'asile fut reconnu aux Eglises. Quelle influence

88

pour le bien, de tels réglemens ne donnèrent-ils pas aux évêques, aussi nous les voyons dans les assemblées du Royaume à la cour des Princes, à la tête de tout ce qui se fait de grand et d'utile pour le bonheur et le progrès de l'humanité. Gibbon a dit de la monarchie française que les évêques l'avaient faite comme les abeilles font une ruche. Il aurait pu dire la même chose de toutes les nations de l'Occident. Elles sont le fruit des travaux du zèle et des lumières des évêques.

L'extension du pouvoir des Papes sur le temporel des Rois — au dessus des évêques, dans la divine constitution qu'il a faite à son Eglise, Jésus-Christ a placé le Universel Pontife. Gardienne vigilante dans l'ordre de sa foi, c'est à lui que toutes les parties répondent comme à leur centre, sur lui que tous s'appuient et reposent comme sur l'inséparable fondement. Mais les temps nouveaux firent au Pape des devoirs nouveaux. Dans leur détresse c'est vers lui que regardaient les peuples et quand les despotes barbares leur ravinaient la liberté, c'est vers lui que montaient les cris des opprimés; ainsi dans leurs constitutions, les peuples firent des garanties contre leurs Princes; les causes furent portées aux Papes et ce fut son jugement qui fit la loi. Les vicissitudes de ces temps mauvais ramenèrent la même question devant son tribunal et il s'établit comme une coutume de droit public au moyen âge que le Pape était le protecteur des peuples et le juge des Rois. Il les admonestait, les condamnait, les frappait de l'excommunication, arme redoutable en ces temps de foi, et quelquefois même il les déposait. Il n'est pas possible de nier qu'un tel pouvoir accordé à celui qui est le gardien naturel de la justice et de la vérité, n'ait produit en ces temps malheureux, d'excellents résultats pour le bien des peuples et les bonnes mœurs, que les Princes ont

été contenus dans le devoir, que de despotes sont devenus plus humains sous le regard de cet incorruptible et redoutable gardien des mœurs et de la liberté par suite que d'obstacles ôtés à la conversion des peuples et à la pratique de la vertu.

Le développement des lettres chez les Barbares.

Ce sujet demanderait pour être convenablement traité un temps et un espace qui nous manquent, nous nous contenterons d'un seul mot, il suffira pleinement pour notre but.

Que la culture des ~~lettres~~ adoucisse les mœurs et dispose l'homme à la pratique du bien, c'est là une vérité d'expérience et tellement rebattue qu'il est inutile d'essayer de la développer.

Or, que ne firent pas les évêques, les moines et les Papes pour en donner le goût aux peuples Barbares. Les évêques établissaient des écoles près de leur cathédrale, et ordonnaient aux curés d'en établir près de leurs églises. Ils donnaient eux-mêmes l'exemple des travaux de l'esprit par leurs occupations ordinaires et un grand nombre par leurs ouvrages; Les Papes étaient eux-mêmes les gardiens de la littérature et des arts de l'antiquité. Ce sont eux qui sauvèrent Rome des Barbares et avec Rome les ~~sciences~~ et les arts. Mais les propagateurs les plus ardents et les plus heureux de la littérature et des arts, ce furent les moines. Chaque monastère avait ses écoles et il y avait là une pépinière de savants et de saints. Transcription des manuscrits, étude des langues, méditation des plus hautes et des plus subtiles questions de la métaphysique et de la théologie, tout cela se trouvait aux monastères. Il était en

89
en vérité et à la lettre, le centre de la vie intellectuelle et morale.
Nous avons vu l'action de l'Eglise sur les Barbares
en détail, un seul mot le résume :

Salut par la civilisation contre la Barbarie.

Chilid. p. 100. C. 100000
 Du. Baccalaureus in Theologia

L. P. Deposition
 m

11 op